

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

DÉPARTEMENT DE SEINE-ET-OISE

BULLETIN

DE LA

COMMISSION

DES

ANTIQUITÉS ET DES ARTS

(Commission de l'Inventaire des Richesses d'Art)

LISTE ET ADRESSE DES MEMBRES DE LA COMMISSION

PROCÈS-VERBAUX DES SÉANCES DE :

JANVIER, AVRIL, JUILLET, OCTOBRE 1919

JANVIER, AVRIL, JUILLET, OCTOBRE 1920

NOTICES ET MÉMOIRES PRÉSENTÉS A LA COMMISSION

XXXIX^e ET XL^e VOLUMES



VERSAILLES

CERF, IMPRIMEUR DE LA PRÉFECTURE

59, RUE DU MARÉCHAL-FOCH, 59

1921



NOTICE SUR LA VIE ET L'OEUVRE D'ARTHUR DE GOBINEAU



A plupart des biographies du philosophe Arthur de Gobineau, notamment celles des dictionnaires Larousse, font naître à Bordeaux l'auteur de *l'Essai sur l'Inégalité des races humaines*. Presque seul, M. Jacques Morland indique Ville-d'Avray comme étant son lieu de naissance.

Il y avait lieu de dissiper cette équivoque. Aucune incertitude ne saurait désormais subsister, car l'acte de naissance de Gobineau figure dans les archives de la mairie de Ville-d'Avray.

Voici ce document :

Du 14 juillet 1816.

Est né un fils du légitime mariage de Louis de Gobineau, capitaine de la garde royale, 2^e régiment d'infanterie, et de dame Louise-Madeleine de Gérey, demeurant en cette commune depuis environ quatre mois.

L'enfant a eu pour prénoms Joseph-Arthur. Les témoins ont été Jean-François Godefroy et Louis-Hyacinthe Yvon, tous deux propriétaires et majeurs, domiciliés audit Ville-d'Avray.

Et ont le père de l'enfant et les témoins signé le registre avec nous maire soussigné.

L. de Gobineau

Godefroy
Yvon

Dupuis
(mairie)

* * *

Ce point d'histoire littéraire étant élucidé, nous rappellerons brièvement les traits essentiels de la carrière philosophique et diplomatique du comte Arthur de Gobineau.

Il était fils d'un officier de la garde royale. Vers sa douzième année, il fut envoyé en Suisse, à Bienne, pour son éducation. Son père, ayant démissionné à la suite de la révolution de 1830, se retira dans un château délabré, perdu au fond de la Bretagne; le jeune homme vint l'y rejoindre à son retour de Suisse. Doué d'un esprit extrêmement actif, curieux et avide de vivre, il ne pouvait que s'ennuyer dans un milieu ultra légitimiste, fort respectable, mais d'idées étroites et rigides. Il partit donc pour Paris, afin d'y chercher sa voie.

En raison des opinions de sa famille, il ne pouvait entrer dans une carrière d'état, au service du gouvernement constitutionnel. Il s'orienta donc vers la littérature. Ses premiers travaux, publiés au *Journal des Débats*, furent très appréciés, et remarqués par Alexis de Tocqueville, qui s'intéressa au débutant. Nommé ministre des Affaires Etrangères, Tocqueville l'appela à la direction de son cabinet, et le nomma ensuite secrétaire d'ambassade à Berne.

Dans cette ville, puis à Hanovre et à Francfort où il fut successivement envoyé, Gobineau composa son fameux *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855), qui obtint en Allemagne un succès considérable. Ce succès n'a fait que croître jusqu'à nos jours, et se développer avec le pangermanisme et la folie de domination de l'Allemagne contemporaine. La thèse du diplomate français devait en effet favoriser l'essor de l'orgueil allemand, et la foi de la race germanique dans la légitimité de son désir de domination universelle.

Les idées de Gobineau s'apparentent à celles de Wagner et de Nietzsche, sur qui il paraît avoir exercé une certaine influence. Toutefois Nietzsche, allemand, n'a pas cessé d'affirmer comme Henri Heine sa prédilection pour la civilisation française et son mépris de la culture germanique, tandis qu'au contraire Gobineau, français et à d'autres égards bon serviteur de la France, proclama la supériorité absolue du génie allemand. Mais, comme la doctrine de Nietzsche, le gobinisme est essentiellement antisémitique et antidémocratique; il se base sur le rôle de la race comme facteur dominant de l'histoire. Selon Gobineau, la race blanche est supérieure à la jaune, comme la jaune l'est à la noire; la race aryenne est supérieure à la race sémitique, et, parmi les aryens, les blonds

sont supérieurs aux bruns, les germano-celtes aux latins. Pour cette raison, les germains représentent le type le plus pur et le plus parfait de l'humanité; ils en constituent l'élite; il est donc juste qu'ils dominent le monde.

Une telle doctrine n'a rien qui puisse nous séduire : et, en 1920, elle ne laisse pas de nous causer une certaine stupeur. En 1855, elle ne scandalisa personne; Hugo célébrait alors « la sainte fraternité de l'Allemagne et de la France », Lamartine chantait :

Vivent les nobles fils de la grave Allemagne! . . .

L'œuvre de Gobineau, dédiée au roi Georges V de Hanovre, semble avoir plutôt favorisé la carrière du diplomate.

De nos jours, il existe en Allemagne plusieurs *Gobineauverein*, associations gobiniennes, créés dans les villes d'université pour favoriser la diffusion des idées de Gobineau, qui est considéré outre-Rhin comme l'un des plus grands philosophes du XIX^e siècle. La première de ces associations fut fondée à Fribourg, en 1890, par le professeur Ludwig Schemann.

Nous avons laissé Gobineau premier secrétaire de légation à Francfort. En 1857, il fut nommé ministre plénipotentiaire de France à Téhéran, en 1864 à Athènes, en 1868 à Rio de Janeiro. Durant son séjour en Perse et en Grèce, il réalisa des travaux considérables, qui démontrent la souplesse, la puissance d'investigation et la prodigieuse activité de son esprit : un *Traité de l'Écriture cunéiforme*, et un autre ouvrage, *la lecture des textes cunéiformes* qui le classent parmi les assyriologues les plus érudits; une *Histoire des Perses*, l'une des plus complètes et des plus savantes qui aient été publiées; une vaste *Histoire des religions et des philosophies de l'Asie centrale*; enfin, des œuvres exclusivement littéraires, *Voyage à Terre-Neuve*, *Trois ans en Asie*, et surtout les *Nouvelles Asiatiques*, recueil de cinq petits romans orientaux, qui reste son livre le plus accessible au public de moyenne culture, et celui qui témoigne le mieux de ses brillantes qualités d'écrivain.

Dès l'arrivée de Gobineau à la légation de Rio, l'empereur du Brésil, don Pedro, lui voua une profonde amitié. Plus tard, après le départ du diplomate, le souverain entretenit avec lui une correspondance intime et régulière, qui ne connut pas d'interruption.

Au printemps de 1870, le comte de Gobineau prit un congé pour raison de santé, et se fixa dans l'Oise, au château de Trye, dont il avait fait l'acquisition en 1857. Il fut bientôt nommé maire de Trye, et conseiller général du canton de Chaumont-en-Vexin. La guerre de 1870 survint; il connut les premiers revers des armées françaises.

Que dut alors penser de ses propres théories le germaniste

exalté qu'était Arthur de Gobineau? En tous cas, il n'hésita pas à mettre son intelligente activité au service de la patrie envahie. Il s'efforça d'organiser la résistance autour de lui, et montra la plus grande fermeté. Plus tard, il obtint du vainqueur des concessions qui allégèrent le poids du désastre à tout le département de l'Oise. La ville de Beauvais, après l'armistice, lui vota des remerciements publics; une candidature qu'il déclina lui fut offerte pour la députation à l'Assemblée nationale.

Le gouvernement de Thiers rappela Gobineau à la carrière diplomatique, et le nomma, en 1872, ministre de France à Stockholm, où il resta cinq ans. Durant ce séjour en Suède, il composa ses dernières œuvres : *les Pléiades*, roman dans lequel il met en scène un anglais, un allemand, un français et un slave, en représentant les différentes manières dont chacun d'eux envisage les sentiments de l'amour; puis son poème *Amadis*, évocation du moyen âge, où il personnifie selon son idéal le type le plus pur de la race aryenne; enfin, *la Renaissance*, considérations sur les grandes figures du xvi^e siècle italien.

Retraité en 1877, à soixante et un ans, le comte de Gobineau se retira à Rome, où il devait passer les dernières années de sa vie, malgré les préventions qu'il avait toujours manifestées contre les races latines. Au commencement de 1882, il se rendit à Bayreuth, auprès de Richard Wagner, pour qui il professait la plus vive admiration. Mais sa santé déclinait de plus en plus; il dut bientôt regagner l'Italie, et il mourut presque subitement, à Turin, le 11 octobre 1882.

Outre ses principales œuvres, que nous avons citées, Arthur de Gobineau a laissé un certain nombre de poèmes et de drames en vers : *les Cousins* *Uisis*, *les Adieux de Don Juan*, *la Chronique rimée de Jean Chouan*. Le vers de Gobineau est froid, correct, hautain et impersonnel. Ces volumes sont maintenant oubliés; ils n'ont d'autre intérêt que de montrer la surprenante variété de moyens d'expression dont disposa l'auteur des *Pléiades*, — historien, philosophe, sociologue, poète, romancier, orientaliste et diplomate.

Une œuvre posthume de Gobineau, *la Troisième République, ce qu'elle vaut*, a été publiée en 1907 chez un éditeur de Strasbourg. Elle avait été écrite vers 1875. Gobineau, monarchiste absolu, fédéraliste et décentralisateur, ennemi irréductible du libéralisme parlementaire et de toute l'œuvre de la Révolution, ne pouvait que juger sans bienveillance les hommes et les institutions du nouveau régime : son hostilité à leur égard ne connaît pas de mesure.

Si l'on dégage les idées de Gobineau du germanisme qui les

domine, ces idées, dans leurs tendances politiques et sociales, rappellent celles de Joseph de Maistre, de Bonald, et par certains cotés les *Missions* de Saint-Yves d'Alveydre. L'aversion de la démocratie et du parlementarisme en est le caractère essentiel. C'est sans doute le mépris du forum qui a conduit Gobineau à préférer l'esprit de l'Allemagne féodale aux impulsions libérales des peuples latins.

Aussi Gobineau restera-t-il surtout pour les Allemands un maître de la pensée contemporaine et un grand directeur d'idées. Pour nous, tout en reconnaissant que la vie privée et la carrière diplomatique de Gobineau furent celles d'un éminent et loyal serviteur du pays, que son œuvre littéraire reste celle d'un polygraphe dont le talent altier s'adaptait à tous les genres et dont l'intelligence éclairée s'ouvrait à toutes les investigations, nous devons déplorer que certaines de ses doctrines, si logiquement admirées ailleurs, puissent nous paraître injustes, pénibles à nos ferveurs françaises, et trop souvent blessantes pour notre fierté nationale.

MARCEL BATILLIAT.

